

Espaces sacrés « Albertine, en cinq temps » et « Messe solennelle pour une pleine lune d'été »

Lorraine Camerlain

Numéro 79, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27075ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Camerlain, L. (1996). Compte rendu de [Espaces sacrés : « Albertine, en cinq temps » et « Messe solennelle pour une pleine lune d'été »]. *Jeu*, (79), 125–129.

Espaces sacrés

« Albertine, en cinq temps »

Texte de Michel Tremblay. Mise en scène : Martine Beaulne, assistée d'Allain Roy ; scénographie : Claude Goyette ; costumes : François Barbeau ; éclairages : Michel Beaulieu ; musique : Claude Lamothe. Avec Sylvie Drapeau (Albertine à 30 ans), Élise Guilbeault (Albertine à 40 ans), Sophie Clément (Albertine à 50 ans), Andrée Lachapelle (Albertine à 60 ans), Monique Mercure (Albertine à 70 ans) et Guylaine Tremblay (Madeleine). Production de l'Espace GO, présentée du 3 octobre au 5 novembre 1995.

« Messe solennelle pour une pleine lune d'été »

Texte de Michel Tremblay. Mise en scène : André Brassard, assisté de Monique Duceppe ; scénographie : Claude Goyette ; costumes : François Barbeau, assisté de Daniel Fortin ; éclairages : Claude Accolas ; musique : Catherine Gadouas. Avec Marc Béland (Mathieu), Frédérique Collin (Louise), Renée Cossette (Isabelle), Michel Dumont (Yvon), Muriel Dutil (Jeannine), Rita Lafontaine (la Veuve), Sylvie Léonard (Mireille), Jean-Louis Millette (Gérard), Gilles Renaud (Gaston), Stéphane Simard (Yannick) et Louise Turcot (Rose). Production de la Compagnie Jean-Duceppe, présentée au Théâtre Jean-Duceppe du 14 février au 23 mars 1996.

Au début du texte d'*Albertine, en cinq temps*, Michel Tremblay marque chaque personnage d'un espace et d'un temps :

Albertine à 30 ans est assise sur la galerie de la maison de sa mère, à Duhamel, en 1942.

Albertine à 40 ans se berce sur le balcon de la rue Fabre, en 1952.

Albertine à 50 ans est accoudée au comptoir du restaurant du parc Lafontaine, en 1962.

Albertine à 60 ans rôde autour de son lit, en 1972.

Albertine à 70 ans vient d'arriver dans un centre d'accueil pour vieillards, en 1982.

Madeleine n'a pas d'âge. Elle sert de confidente aux cinq Albertine.

Le discours de chacune des Albertine est empreint de réalisme (ancré dans les réalités de la vie les plus dures) et les espaces évoqués sont réels (une galerie, un restaurant, un centre d'accueil...). Cependant, Michel Tremblay joue le drame de son personnage dans une dimension et suivant une construction qui échappent au réalisme ; il convoque en même temps les cinq « âges » d'Albertine et les projette du coup dans une temporalité fictive, par la mise en abyme du temps d'une



vie¹. L'auteur avait déjà fort habilement exploité le chassé-croisé des espaces et des temporalités dans *À toi, pour toujours, ta Marie-Lou*. Manon et Carmen se trouvaient, sur scène, dans un temps postérieur à la mort de leurs parents, Marie-Louise et Léopold dialoguant, à leur côté, elle dans son fauteuil, lui à la taverne, au moment des derniers préparatifs de leur mort, si je puis dire, soit dans l'antériorité du fatal « accident ». Tremblay avait adroitement développé,

1. C'est bien du « tricot » de toute une vie qu'il s'agit, d'où l'intérêt d'en suivre les motifs suggérés par l'auteur et exploités par les mises en scène du texte. « C'est-tu ça qu'on appelle une vie bien remplie ? » demandera Albertine à 70 ans, avant que la lune – motif central de l'élévation et de la (ré)création dans l'œuvre de Tremblay –, avant que « *la lune, solitaire et rouge sang, se lève* » et rassemble en une parole commune (qui rallie les cinq « temps »), ce « haaa... » qui, comme une sensation unique (« *comme si elles avaient un contact physique* »), refond en une seule les Albertine, dernier soupir faisant écho à la dernière maille des tricoteuses de *La grosse femme d'à côté est enceinte*.

dans ...*Marie-Lou*, l'entrecroisement des dialogues, motif qu'il exploite de nouveau dans sa *Messe solennelle pour une pleine lune d'été*. Entrelaçant une fois encore des relations difficiles, voire impossibles, le dramaturge met en lien, dans sa dernière pièce, des couples de « tu-seuls » en mal de vivre et d'aimer en un soir de pleine lune : une veuve, une mère et son fils, un père et sa fille, deux couples homosexuels hommes et femmes, ainsi qu'un jeune couple hétéro. La construction du texte et l'entrecroisement des répliques s'accordent, ici, au motif d'une messe catholique traditionnelle (les dialogues étant scandés et rythmés comme une célébration rituelle, de l'*Introït* à l'*Ite missa est*).

Deux des « motifs » d'*Albertine...* et de *Messe...* retiennent plus particulièrement mon attention : celui de la lune (dont on

Albertine, en cinq temps.
Photo : André Panneton
(CAPIC).

sait qu'elle constitue un élément central de l'œuvre, qu'elle éclaire la création tremblayenne²), et le « tissu » fictionnel de l'espace-temps. C'est sur le traitement scénique de l'espace dans l'*Albertine...* de Martine Beaulne et la *Messe solennelle...* d'André Brassard que je me pencherai ici brièvement³.

Pour *Albertine...*, la mise en scène de Martine Beaulne et la scénographie conçue par Claude Goyette ont inscrit les cinq visages d'un personnage central du petit monde de Tremblay dans l'arène⁴ des figures tragiques, en unifiant leurs espaces individuels dans un décor splendide de sobriété : de larges marches grimpent jusqu'au plafond de la salle, vastes gradins percés en leur milieu d'une ouverture où arrive Albertine à soixante-dix ans, qui s'y assoit. La petite plateforme de la vieille Albertine (son *petit plateau...*) symbolisera, telle une entrée au cœur des gradins d'un théâtre antique, le *centre d'accueil* qu'Albertine

vient habiter en fin de parcours. C'est dans l'enceinte des origines ainsi (re)convoquée (le théâtre grec – auquel Tremblay a puisé pour plusieurs de ses œuvres, il est bon de le rappeler), c'est dans ce théâtre dont elles occupent les gradins (où, donc, il leur devient possible de voir leur vie comme spectatrices) que les personnages, surmontant le temps et l'espace, dialogueront entre elles. Au pied de cette vaste estrade, Madeleine, assise dans les marches de la galerie de Duhamel ; elle est la plus près du sol, enracinée dans un réel qui, paradoxalement, par transposition tragique, fait d'elle l'être d'exception, « sans âge » (comme le mentionnait l'auteur dans sa didascalie initiale). Presque fixées dans la fuite du temps symbolisé par le large escalier montant en rétrécissant jusqu'au point d'horizon, assez peu mobiles (leur « temps » étant devenu le lieu de leur être, leur identité véritable), les quatre autres Albertine sont placées autour de la plus vieille, côté rage (à gauche) ou côté replis (à droite). Dans l'abstraction et l'épuration d'un tel espace scénique, la profondeur du personnage d'Albertine occupe tout l'espace tragique, comme tout son être, et les cinq temps de sa vie débordent largement les espaces de son quotidien. L'espace-temps de la tragédie est intrinsèque à l'œuvre de Tremblay et à l'étoffe⁵ de cette pièce. Sans doute est-ce la raison pour laquelle la lecture de Martine Beaulne (l'interprétation de la

Albertine, en cinq temps.
Photo : André Panneton.
(CAPIC).



2. Voir notamment, à ce propos, le texte d'André Brochu, « D'une Lune l'autre ou les Avatars du Rêve » (sur le cycle romanesque), dans le *Monde de Michel Tremblay*, Montréal, Cahiers de théâtre Jeu/Éditions Lansman, 1993, p. 261-273.

3. Je reviendrai un jour prochain sur le motif de la lune dans l'œuvre dramatique de Tremblay.

4. Voir l'excellente analyse de la production que fait Pierre L'Hérault dans *Spirale*, mars-avril 1996, p. 29.

5. Je calque l'expression sur l'« étoffe des rêves » (« *Stuff as dreams are made on* ») du tout-puissant Prospero, dans la *Tempête* de Shakespeare.

metteure en scène et de son équipe, dans une totale harmonie) a réussi à projeter de façon si convaincante le destin d'Albertine dans l'antre des figures tragiques.

Le travail de mise en scène et de mise en espace ne m'a pas paru aussi heureux dans *Messe solennelle pour une pleine lune d'été*, créée chez Jean-Duceppe l'hiver dernier. Michel Tremblay a situé ses onze personnages dans un espace « réaliste » (l'édition du texte⁶ en présente d'ailleurs le croquis) : « Deux façades de maisons, quelque part sur le Plateau Mont-Royal ». L'espace réaliste de ces balcons superposés s'est trouvé transposé, dans cette mise en scène, comme l'espace dans celle d'*Albertine...*, en un espace symbolique. Dans la « lecture » de Brassard et la scénographie de Claude Goyette, les divers personnages se trouvaient « enfermés » dans des « stalles » clôturées de balustrades (le jeune couple se trouvant, lui, dans un espace surélevé, au jubé), l'ensemble du décor illustrant de façon appuyée l'intérieur d'une église. Selon toute vraisemblance, Brassard a voulu incarner cette œuvre, orchestrée comme un rituel, dans un espace qui lui donnait la réplique, si j'ose dire, qui en appuyait la recherche formelle. À l'encontre, donc, de l'indication initiale de Tremblay du cadre réaliste, le metteur en scène a cherché à manifester dans l'espace ce que le texte affiche dans sa forme même.

Brassard a-t-il eu raison ou non ici ? Mon propos n'est pas d'en décider. Visiblement, il ne s'est pas senti lié par l'indication de Tremblay, et c'est bien son droit de metteur en scène (d'autant qu'il met en scène Tremblay depuis ses

débuts, qu'il connaît donc fort bien l'œuvre). Je m'interroge simplement sur le passage du texte à l'espace, dans une pièce dont l'écriture et la structure exploitent un registre ultraformel et symbolique (non réaliste) et que l'auteur a choisi d'incarner dans un espace réaliste, alors que la mise en scène, elle, privilégie la symbolisation de l'espace. Je ne crois pas que la mise en scène de Brassard ait « fonctionné », cette fois ; à mon sens, ses choix n'ont pas permis au texte de prendre un envol que peut-être il aurait pu prendre (je laisse au prochain metteur en scène l'occasion de le démontrer). Je suis portée à penser, intuitivement, que la *Messe solennelle...* de Tremblay (que je connais encore trop peu pour en dire du bien ou du mal) gagnerait à s'incarner dans un univers plus réaliste, collant à la « vraie vie » de ces personnages du Plateau. Comme la religion a vraiment déterminé (au sens fort du destin) la vie de Québécois comme Brassard et Tremblay, ainsi que celle des générations précédentes, la messe symbolique n'aurait-elle pas un impact plus grand sans cette surenchère formelle dans l'espace du cérémonial catholique ? Le fait reste, cependant, que le *Kyrie*, le *Sanctus*, l'Offertoire et le *Dies irae* ne sont pas (ne sont plus) de l'ordre du discours ambiant. Et je pense que bon nombre de spectateurs n'ont reconnu ou ne reconnaîtront dans des productions à venir que peu ou prou les différentes parties de la messe, que le cérémonial ait été ou soit appuyé ou non par la mise en scène et la scénographie.

Pour Michel Tremblay, accorder, point par point, un discours « païen » (véritable hymne à la lune, son *Credo* du « créateur ») au cérémonial « chrétien » de la messe, cela aura certes constitué un exercice de style enlevé, une telle « élé-

6. Montréal, Leméac, 1996, p. 12.



Messe solennelle pour une pleine lune d'été.
Photo : André Panneton.
(CAPIC).

vation créatrice » n'étant pas sans lien avec le pouvoir de l'ancestral Josaphat-le-Violon de faire monter la lune⁷. Reste à voir s'il sera possible de transposer ce que Tremblay a ainsi tissé en un spectacle touchant, qui atteigne le public actuel (ce que souhaite sans aucun doute l'auteur), que les spectateurs aient ou non vécu au temps des basses et des grand-messes.

À bien y penser, je ferais davantage confiance à la lune (qui donne à l'ensemble de l'œuvre de Tremblay un si bel éclairage) qu'à la liturgie et à ses ornements pour atteindre à mon propre plaisir. En fait, pour véritablement apprécier (ceux qui me connaissent liront ici « goûter »

ce Tremblay-là, je serais portée à tricher et à faire miroiter, dans le déroulement même de cette messe, la richesse d'autres hymnes à la lune surgies sous la même plume... Comme je ne suis pas metteuse en scène mais intellectuelle, spectatrice, lectrice et *fan* de Tremblay (voilà, l'aveu est fait), je compte m'accorder ce plaisir et vous faire revoir cette lune qui m'enchantait, dans un prochain texte...

Lorraine Camerlain

7. Dans *la Maison suspendue*. Voir à ce propos mon analyse de la pièce (en lien avec la Genèse) : « Entre ciel et terre », dans *le Monde de Michel Tremblay, op. cit.*, p. 207-228.